

LES DOYENS DE

Madame Gougnard, de Schaerbeek, 101 ans

SAVEZ-VOUS que notre plus ancienne bénéficiaire de pension habite Schaerbeek ? Elle s'appelle M^{me} Adolphine GOUGNARD-PERUSET.

Sa belle-fille nous introduit dans un petit salon du rez-de-chaussée. Notre centenaire, car elle est centenaire, se prépare dans sa chambre, à l'entresol. Nous n'irons pas à elle, elle vient vers nous, toujours alerte. En nous voyant, ses beaux yeux pétillent, puis, tout à coup, s'embuent un peu. Elle s'exclame : « On va encore tout écrire ? » Il y a plusieurs mois, les journaux ont parlé d'elle, quand on a fêté ses cent ans.

« Oui, bonne-maman, on va encore parler de vous. » Cette idée l'émeut, mais elle rit de joie presque aussitôt. Ses yeux vifs nous inspectent l'un après l'autre. Quelle mobilité ! Notre photographe surtout l'intéresse.

D'une main adroite — ne fut-elle pas lingère pour enfants ? — elle rajuste prestement le nœud qui orne le col de sa robe noire. Déjà, ses yeux attentifs reviennent une fois de plus vers l'objectif, mais, nerveuse, elle tourne la tête : sa belle-fille apporte des verres et une bouteille de porto. En appuyant la main droite sur sa joue, elle pousse une exclamation de contentement.

« Est-ce que je suis déjà photographiée ? », demande-t-elle, sans transition, avec un accent très léger, celui de Mons, où elle est née en octobre 1855. « On vit vieux à Mons », ajoute-t-elle en riant, puis elle nous dévisage, amusée de l'effet produit par ses paroles. Vifs, mais toujours très doux, ses yeux lorgnent la bouteille, regardant l'appareil à la dérobée, se posent un instant sur chacun de nous, puis aussitôt deviennent plus graves : « Dommage que je sois un peu sourde d'une oreille. » Son visage, un moment immobile, s'illumine de nouveau : elle examine avec reconnaissance sa belle-fille, qui nous explique comment vit notre centenaire.

Elle n'a jamais fait appel à un médecin, sauf pour ses yeux. Son cœur est en excellent état. En aucune saison, elle ne se met au lit pendant la journée. Le matin, dès sept heures et demie, elle se lève, seule. Son fils ou sa belle-fille lui apporte son petit déjeuner, toujours à la même heure. « Grand-mère aime la ponctualité. » Elle apprécie tous les mets. A midi, elle s'est délectée d'une assiette de potage, de salade et de 125 grammes de filet américain ; puis elle a mordu joyeusement dans une orange, et une grande tasse de café a étanché sa soif. Cela ne l'empêche pas de déguster avec délices le verre de porto qu'elle porte maintenant à ses lèvres, après avoir trinqué avec nous. « Je vais encore choquer », nous dit-elle, heureuse de retrinquer

Nous parlons encore, à bâtons rompus, de Mons, où se passa son enfance ; de Namur, où sa maman, veuve assez jeune, suivit un fils cheminot (« Il est mort à 67 ans, lui, deux ans seulement après avoir été pensionné ») ; de Bruxelles, où elle connut son mari ; de Vilvorde, où le jeune ménage vécut pendant huit ans, avant de venir habiter Schaerbeek, dans cette maison qu'elle n'a pas quittée, « depuis septembre 1894 », précise-t-elle ; de son mari, qui avait été instituteur à Pepinster avant d'entrer aux chemins de fer, en 1874, où il devint commis-chef (sous-chef de bureau) vingt ans après, et huit avant de mourir, à l'âge de 51 ans.

Dans la grande pièce qu'elle occupe en toute indépendance — cette indépendance qu'elle a toujours aimée — notre plus ancienne pensionnée passe son temps à sa toilette et à lire. La politique l'intéresse encore. Quant aux revues illustrées, elles la distraient et l'étonnent aussi. « Ils par-



lent toujours des beautés. Comme c'est drôle ! », dit-elle, plus amusée que scandalisée. De sa fenêtre ouverte sur un petit jardin, elle donne à manger à ses amis les oiseaux...

Sur cette vision émouvante, nous la quittons avec regret, en remerciant M^{me} GOUGNARD, sa belle-fille, pour les soins qu'elle donne avec tant d'amour à notre centenaire.

Pressées autour de l'église, des maisons en pierre du pays nous offrent la luminosité de leur badigeon, tantôt blanc, tantôt d'un bleu laiteux, que souligne çà et là une bande ocrée. Une clarté douce joue sur les toits d'ardoise violacée. Aux fenêtres, des rideaux multicolores sourient entre des géraniums. Une route sinueuse monte vers le sommet d'un coteau boisé de sapins et de mélèzes. Des poules la traversent pour picorer d'un fumier à l'autre. Nous sommes dans la « petite Provence », en Lorraine belge, dans ce pays trop peu connu, qu'il ne faut pas confondre avec la rude Ardenne, car, dans la douce Gaume...

Monsieur Burquel

« Du beau pays de France, un peu de la gaieté
Semble avec le ciel bleu déborder la frontière... »

A deux kilomètres de Habay-la-Vieille, en pleine campagne au bas d'un coteau, s'étend, isolée, une propriété rectangulaire que traverse, dans toute sa longueur, un ruisseau à l'eau claire, une eau à truites. Au milieu s'élève une maisonnette ; elle fait face à un petit pont rustique qui conduit aux dépendances : ruches, porcherie, clapier, poulailler, pigeonnier. C'est là que vit, heureux, le doyen de nos pensionnés, Pierre BURQUEL, âgé de 98 ans.

Son fils, un ancien cheminot lui aussi, sa bru et une sœur de celle-ci, nous accueillent. Grand-papa BURQUEL, pour le moment, est occupé dans sa chambre, située au rez-de-chaussée. Le sympathique vieillard à barbe blanche, petit mais râblé, s'approche bientôt en souriant. Il nous serre la main avec une fermeté qui nous étonne. Nous avons tout de suite l'explication de cette virilité bien conservée. Grand-papa BURQUEL va nous la donner lui-même, dans un langage très clair, avec un accent lorrain piqué d'inflexions luxembourgeoises (il est né à Bonnert, près de la frontière, le 14 février 1858). « Tous les jours, dit-il, je coupe du bois ». Il ajoute avec un air narquois : « Parfois, je travaille jusqu'à dix-huit heures (sic). A ma manière, bien sûr, Je ne travaille pas pour avoir fini, mais pour m'occuper. »

« Se souvient-il encore du chemin de fer ? » Il a fallu que je parte, répond-il tout de suite, sinon j'y serais encore... J'en rêve souvent. J'ai été piocheur, garde-bloc, puis garde-route. Un jour, on m'a puni à tort. Mais je suis allé au bureau pour m'expliquer. On a levé la punition. Aussi, j'ai bu. C'est la seule fois que j'ai bu. J'ai été saoul... Pour me soigner, la mère m'a fait boire du vinaigre. Il rit en évoquant ce souvenir, puis il enchaîne : « Je ne bois pas. Je ne fume pas non plus. Une fois, oui,



NOS PENSIONNÉS

Madame Vielvoye, de Herstal, 99 ans

Une dame âgée viendra vous ouvrir, accompagnée d'un diablotin de trois ans, qui en paraît quatre et qui a remporté le premier prix d'un concours de beaux enfants. Dans un français épicé de quelques savoureuses tournures liégeoises, cette dame vous dira d'entrer dans le salon. Une autre dame âgée et la maman du petit Guy — c'est le nom du diablotin — vous accueilleront à la mode wallonne, avec gentillesse et un bon verre de vin. Ne cherchez pas la presque centenaire : elle est à vos côtés. C'est elle qui est venue ouvrir, et vous allez assister à la plus sympathique démonstration de la thèse selon laquelle les Liégeoises sont habituées à regarder la vie en face, avec un optimisme valeureux.

Lucide, enjouée, dynamique, M^{me} VIELVOYE — on ne lui dit pas spontanément « bonne-maman », tant elle paraît jeune encore — va répondre à toutes vos questions sur le passé, mais vous verrez tout de suite que le présent et l'avenir ont, pour elle, beaucoup plus de valeur. Son

maintien, sa voix, ses propos et même sa robe noire à carreaux verts ne sont pas de la centenaire conventionnelle.

« Bien sûr, dit-elle, j'ai dansé le « crémignon », quand j'allais à la fête avec mon homme, avant mon mariage, qui eut lieu en 1877. J'avais vingt ans ; j'étais trop amoureuse. Mais dites un peu, c'est bien trop loin çoula... » C'est ainsi qu'elle conclut sans la moindre nostalgie. L'éducation de son arrière-petit-fils (le fi, comme le petit bonhomme s'appelle lui-même), les nouvelles du journal, les sorties en auto, la radio, les romans d'amour, les chroniques judiciaires et même la politique l'intéressent bien plus ! Elle joue aussi aux cartes. A un vieux jeu ? Pensez-vous, au whist, oui, comme les jeunes.

« J'aime tout çoula et même les histoires des vauriens qui font le voleur... » Comme quoi, si vous ne savez quel cadeau lui offrir à l'occasion de son centenaire, pensez aux romans policiers...

« Tous les samedis après midi, le mari de ma petite-fille me fait faire un tour en auto. Les autres jours, je ne m'ennuie pas non plus ; j'épluche les légumes, je lave la vaisselle, je m'occupe surtout du fi... Si je mange bien ? De tout, mais peu. A la place de manger deux coups, je mange trois fois, voilà... »

Nous essayons de ramener la conversation vers le passé. Elle y consent, pour nous être agréable, aidée par une mémoire exceptionnelle.

« J'ai été 41 ans garde-barrières au « Hareng », entre La Préalle et Milmort. Au début, en 1883, c'était encore le *Hollandais* (c'est ainsi qu'elle désigne l'ancienne compagnie des Chemins de fer Liégeois-Limbourgeois), puis j'ai été reprise par l'Etat en 1898. Jamais, je n'ai laissé écraser un chat. Souvent, les fermiers m'ont crié d'ouvrir les barrières. A chacun, je répondais : *Tu dois bien être content que je ne te laisse pas tuer...* Mon mari, lui, était garde-excentrique. Les Allemands l'ont pris le 6 août 1914. La vie n'a pas toujours été facile. J'ai élevé neuf enfants, en travaillant 12 et 14 heures parfois, pour 60 centimes... Une année, j'en attendais un, tandis que l'aîné entra à l'armée et qu'un autre faisait sa communion... Cinq sont encore en vie, tous gentils enfants. *Ils tombent morts pour moi.* Celui qui est au Congo, il aurait bien voulu que j'y aille aussi après la guerre... »

« Nous l'avons gardée pour nous », dit alors la maman du petit Guy, en entourant l'arrière-grand-mère de ses bras affectueux. « Savez-vous que son plus grand plaisir, elle le trouve avec le fi ? Aussi, puisque la jeunesse et le progrès font toujours son affaire, nous pensons lui offrir un poste de télévision... D'autant plus qu'elle pourra en profiter longtemps. Le médecin dit qu'elle en a encore pour dix ans au moins... » Nous l'espérons de tout cœur.



Le charmant conteur Louis DELATTRE disait des gens du pays de Liège qu'ils étaient les Wallons dont l'optimisme se tournait le plus volontiers vers l'avenir. Si vous en doutez, allez à Herstal voir M^{me} Marguerite VIELVOYE-DEWAL qui atteindra cent ans en février prochain. Elle est née à Vivegnis le 2-2-1857. C'est une ancienne cheminote, et son mari était, lui aussi, employé aux chemins de fer.

de Habay, 98 ans

J'ai fumé comme le four de l'homme qui fait le pain. J'ai été malade... Il glousse dans sa barbe, en précisant quel effet irrés-

istible souligna cette maladie exceptionnelle.

Grand-papa BURQUEL, en effet, n'est jamais malade. Il est toujours alerte et sans infirmité, sinon celle d'avoir perdu l'œil droit. « Une aiguille de sapin me l'a crevé un jour, dans le bois... Les médecins n'ont pas sauvé mon œil, mais ils se sont fait payer tout de même... »

Notre vieux trappeur fut un chasseur invétéré. Maintenant, il s'occupe encore de ses ruches, « modèle Pierre BURQUEL », précise-t-il avec fierté. Levé à huit heures et demie, il déjeune d'une « trempée avec quatre morceaux de sucre », puis, jusqu'au dîner, il médite ou écrit dans de gros cahiers d'écolier : il y décrit, à sa façon, ce qui se passe chaque jour autour de lui, depuis les étoiles qui ont brillé la nuit jusqu'au va-et-vient de Médor, son chien au poil roux. Après avoir mangé de bon appétit un repas complet, il travaille jusqu'au soir. Il se délecte alors d'une soupe au lait avec du sucre, puis il joue aux cartes : il jouerait toute la nuit si ses enfants, eux, ne s'arrêtaient pas.

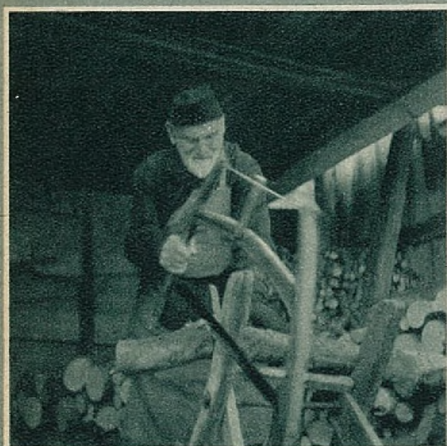
Grand-papa BURQUEL nous conseille de faire le tour de sa propriété. « C'est le paradis terrestre », nous dit-il, d'un air convaincu. Nous observons les étangs qu'il a creusés à la grande joie des canards, les digues qu'il a élevées pour contenir les crues du ruisseau, les huttes qu'il a dressées pour ses poules, ses dindes et ses oies. Comment a-t-il pu faire tout cela avec des moyens rudimentaires ? Notre étonnement redouble : il nous raconte qu'à l'origine, en 1922, sa maison était de bois, qu'elle brûla complètement en février 1931, qu'il sauva uniquement un peu d'argent fondu, mais qu'il reconstruisit tout de suite une bâtisse en pierre et qu'au mois de juin de la même année, il y installait déjà sa famille. C'est là que sa femme mourut en 1949, âgée de 90 ans.

Ce ménage courageux éleva six enfants. Deux devinrent cheminots à leur tour. Un troisième fils vit au Canada depuis plus de quarante ans, entouré de dix enfants, dont certains ont fait connaissance avec leur grand-père à la Libération. Grand-papa BURQUEL compte vingt-huit petits-enfants et une quarantaine d'arrière-petits-enfants. Un de ses petits-neveux est rédacteur à la Société.

Notre plus ancien pensionné parle de tout cela, assis dans le fauteuil que lui ont offert nos œuvres sociales. Ne l'a-t-il pas bien mérité ?



Comment occuper ses loisirs à 98 ans



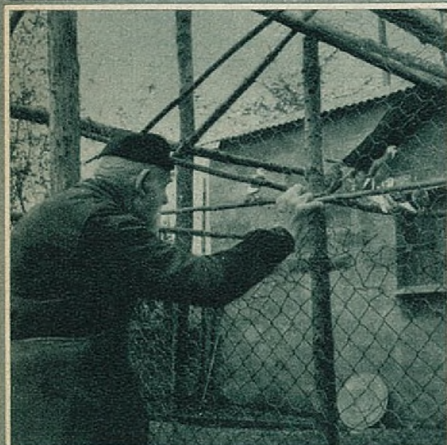
C'est au travail que je surprends le « père BURQUEL ».



Le temps d'arranger le bois coupé, et il est à moi.



En fervent apiculteur, il me montre d'abord son rucher.



A cause du bois tout proche, les pigeons sont en parc clos.



Avant d'entrer dans ce parc, je me réjouisais de photographier le propriétaire au milieu de sa bonne centaine de lapins ; mais, une fois là... plus un ; des huttes servent de refuge à la moindre alerte...



... Et le plus domestique est un lapin sauvage qui n'hésite pas à venir grignoter un morceau de pain !



Dans le petit ruisseau, la truite n'est pas méfiante ; elle ne connaît que des amis... Une fois seulement dans sa vie, on lui veut du mal...



Appuyé sur sa vieille canne d'épine, le père BURQUEL repasse le « pont », avec précaution, pour...



... rejoindre sa famille. Par beau temps, on boit le café sur la terrasse, et c'est l'occasion de sortir le fauteuil offert par les œuvres sociales de la S.N.C.B.

(Photos de R. Moreaux.)